

**LES CERISES  
AU MIEL**



Antoine Chagnon

**LES CERISES  
AU MIEL**

Roman

© 2026 Antoine Chagnon  
Tous droits réservés pour tous pays



## **Remerciements**

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à Hélène Rapp et Renée Barneron pour leur temps et leurs efforts considérables consacrés à la correction de mon manuscrit. Je remercie également Marie, Sophie et Xavier d'avoir été les premiers lecteurs de ce roman, et de m'avoir offert leurs précieux commentaires.

Enfin, je suis reconnaissant envers toutes les personnes que j'ai rencontrées au cours de mes voyages, et qui ont été une source d'inspiration inestimable pour mon travail d'écriture.

E-mail : [auteur@lescerisesaumiel.fr](mailto:auteur@lescerisesaumiel.fr)  
[www.lescerisesaumiel.fr](http://www.lescerisesaumiel.fr)

# Premier échelon

**L'égo n'est que le reflet de l'illusion du bonheur.**

Antoine Texier



## UNE ILLUSION

Ses yeux sont ouverts depuis un long moment. Quelques lueurs s'autorisent à déchirer le voile obscur d'une nuit encore bien présente : La petite lumière de veille de la télévision, le réverbère de la rue qui perce au travers des rideaux, l'horloge qui annonce le temps qui passe, mais dont seules les minutes s'affichent encore en projection au-dessus de sa tête.

Il est dans cet état de somnolence depuis une éternité. Il n'a pas envie de faire le moindre effort et sûrement pas de renoncer au confort dans lequel il s'est installé. Sortir de sa torpeur, poser un pied à terre. Pour quelle raison devrait-il faire cela ? Il regarde les minutes s'égrener sur le plafond, ouvrant un œil puis l'autre en alternant pour voir si entre deux mouvements de paupière l'affichage aura changé. Il vient de passer une nuit entière à dormir, pourtant il se sent épuisé. Intuitivement, il comprend qu'il est l'heure pour lui de se lever et de remplir ses obligations professionnelles, mais il ne saurait dire lesquelles ! Bizarrement, il ne se souvient pas de s'être couché, ni même de la soirée qui a précédé ce moment. Plus il essaye de réfléchir aux heures passées, plus il se rend compte qu'elles ont totalement disparu de sa mémoire. Un coup de fatigue sans doute.

*« Bondir hors du lit, prendre un bon café, une douche et toutes mes idées se remettront en place. J'ai dû tenir une sacrée cuite pour être dans cet état ce matin. Maintenant, c'est vraiment le moment de faire preuve de courage et de me lever ! »*

À peine avait-il repoussé la couverture, que la sonnerie du réveil retentit bruyamment. Assis sur son lit, il tendit le bras pour arrêter ce son strident propre à éveiller les tympanes d'un sourd. Dans sa tête, résonnaient quelques grossièretés qui lui semblaient habituelles.

*« Putain, il est où ce bouton ? »*

Impossible pour lui de le trouver dans le noir, pas plus que celui de la lumière de la lampe de chevet. Il avait beau tâtonner avec sa main droite, la faire glisser le long du mur, il n'arrivait pas à appréhender le moindre interrupteur.

*« Bordel, tu vas t'arrêter. »*

En frôlant la cloison, il finit par sentir quelque chose, il appuya dessus et le miracle se produisit.

*« Que la lumière soit. »*

Il tourna la tête pour mettre fin à cet infernal bruit, pressa machinalement sur le gros bouton rond et le vacarme se tut.

*« Bordel, mais qui a déplacé mon vase ? »*

Comme une grande claque, la vision de cette lampe de chevet en bois blanc et abat-jour crème venait de le réveiller de sa torpeur. Par quelle absurdité un objet aussi modeste pouvait-il se retrouver à ses côtés ? Il se rappelait parfaitement avoir eu un coup de cœur pour une porcelaine de Sèvres peinte par Anatole Fournier et représentant un décor de chutes de clématites sur fond jaune. L'antiquaire qui la lui avait vendue pour une petite fortune l'avait prévenu qu'il ne récupérerait jamais le deuxième exemplaire de ce binôme réalisé par l'artiste, juste avant la Grande Guerre. C'était sans compter sur son acharnement légendaire. Après avoir fait le tour des spécialistes, mis dans la boucle quelques relations et passé presque huit mois de recherche, il plongea de nouveau dans son portefeuille pour acquérir la seconde. Il n'avait alors pas hésité à faire transformer ses deux chefs d'œuvre de l'art nouveau, en lampe de chevet, qu'il pouvait contempler le soir, de chaque côté de son lit King size.

Tous ses souvenirs sur le sujet, demeuraient extrêmement précis y compris les réticences de l'artisan devant sa demande de modifications de ces pièces de collection. Impossible de confondre l'un de ces vases avec cette vulgaire lampe Ikea.

*« Bordel de merde, mais il se passe quoi ici ? Il est vraiment temps de se lever et de tirer au clair toute cette histoire. Pied droit d'abord, on ne sait jamais. »*

Il s'attachait parfois à des réminiscences de superstitions héritées de sa mère. Le mal de crâne intervint brutalement. Depuis quelques temps, il était

la proie à de fortes migraines aussi soudaines qu'intenses. Il disposait forcément d'un doliprane à portée de la main, mais il n'avait plus la moindre idée de l'endroit où il avait pu ranger « ces putains de médicaments ».

*« Bon, réfléchissons... la table de nuit peut-être ? L'armoire à pharmacie sûrement. »*

Rien qu'en y pensant, la douleur sembla s'estomper. Tant pis pour les laboratoires, il ne participerait pas dès l'aube à leur enrichissement.

*« Debout, me voilà enfin debout. C'est bizarre ce mal de crâne qui disparaît si vite. D'habitude, il me faut beaucoup de temps pour le voir se barrer, souvent je conserve toujours une petite pointe derrière les oreilles pour me rappeler qu'il peut revenir quand il veut ».*

Lui qui détestait dormir sans être calfeutré, constata que la porte de la chambre était restée ouverte, une aberration de plus ! Peut-être sa compagne avait-elle oublié de refermer en sortant, il lui en ferait la remarque dès qu'elle apparaîtrait.

*« Tu ne vis pas seul ».*

Cette affirmation résonnait comme une certitude. Pourtant, impossible de mettre un nom, ni même d'entrevoir le visage de celle qui devait partager son lit. Une grande confusion s'empara de lui, alors qu'il avançait péniblement au sein de ce lieu étrangement, totalement désert. Il se remit à grogner.

*« Je ne suis plus célibataire depuis... c'est infernal à la fin, je distingue désormais son visage, mais je n'arrive pas à me rappeler de son prénom, ni même du petit nom que je lui ai offert pour la différencier des nombreuses femmes de ma vie. Je la revois avec moi l'autre jour, nous rentrions de notre quatrième voyage aux Maldives. Blonde, élancée, taille mannequin avec un joli minois... peu importe après tout le plus urgent, prendre mon café ».*

Il longea le couloir qui devait le conduire sur la terrasse, où Maria aurait préparé son petit déjeuner. Un épais brouillard de sommeil l'enveloppait toujours lorsqu'il arriva dans le corridor. Lui aussi semblait différent, plus petit, plus étroit. Les yeux à moitié clos, il pouvait y distinguer d'étranges messages peints tout le long :

*« Être heureux ce n'est pas tout avoir, c'est n'avoir besoin de rien d'autre », ou « Un sourire coûte moins cher que l'électricité, mais il donne autant de lumière. »*

*« Si j'ouvre la bouche et montre mes dents pour effectuer un léger rictus est-ce que le couloir va s'allumer ? »*

Cette pensée lui traversa l'esprit et il se mit subitement à esquisser un sourire qui illumina son visage !

*« Mais qui a bien pu écrire ces stupidités sur mon mur ? »*

— Maria... Maria...

*« Elle va répondre celle-là, je ne la paye pas à rien foutre Bon Dieu »*

— Maria... que faites-vous ? Je suis le seul dans cette baraque ou quoi ? Le couloir déboucha sur un petit salon. Dès lors, les mêmes questions s'imposèrent.

*« Où se trouve mon grand living ? Mon canapé de chez Gufram ? Mes lampes Artémide ? »*

Dans un léger crissement, la porte d'entrée vint à s'ouvrir, une femme d'une cinquantaine d'années pénétra dans la pièce.

— Bonjour, mon chéri, comment vas-tu ?

— Bonjour, Sofia,

Ce nom lui était revenu naturellement, sans aucun effort.

— Je suis un peu embrouillé ce matin.

— C'est un peu normal après tout.

Sofia ne semblait pas étonnée de son état. Elle enchaîna directement.

— Après la nuit que tu as dû passer, je trouve cela normal.

— Je me disais que j'avais dû picoler la nuit dernière. J'ai dû forcer beaucoup trop cette fois, il faut que je fasse attention ou un jour il m'arrivera un pépin.

— Pardon ? que dis-tu ?

— La nuit dernière, picoler, trou noir... tu vois bien

— Mais de quoi parles-tu à la fin ?

— Mais de la nuit dernière à passer ma soirée à boire ? Avec qui étions-nous ? J'ai du mal à m'en souvenir.

— Mais enfin mon chéri, nous n'étions pas ensemble hier soir.

— ???

— Tu vois bien que je rentre juste de la maternité.

— La maternité ? Tu viens d'avoir un enfant ?

— Mais qu'est-ce que tu racontes à la fin, je ne comprends rien. Tu n'es vraiment pas bien, tu délirés complètement ou c'est de l'humour ?

— Ben...

— Notre fille, tu te souviens ?

— Élodie ! ?

— C'est ça, bravo. Et bien Élodie vient de donner naissance à une petite Manon cette nuit à 2 h 40 du matin, elle pèse 3,6 kg et se porte très bien, merci de poser la question.

— J'allais le faire, tu ne m'en as pas laissé le loisir.

— Qu'as-tu fait hier pour être dans un état pareil ?

— Justement je pensais que tu pourrais me le dire.

— Mauvaise pioche. Je n'étais pas avec toi. D'ailleurs je te rappelle que je t'avais proposé de m'accompagner. Cela m'aurait permis de profiter de ces

moments sereinement plutôt que de me faire du souci en imaginant ce que tu pouvais bien faire seul dans l'appartement à part noyer ma messagerie pour savoir si tout allait bien.

— Je n'apprécie pas l'homme qu'elle a choisi.

Cette affirmation sans lien direct avec la conversation, sortit de sa bouche sans même qu'il en contrôle le moindre mot. Une réponse automatique à une situation donnée. Il se demandait s'il connaissait vraiment ce jeune homme.

— Je le sais très bien, mais comme tu viens de le dire si justement, il s'agit de son choix et nous ne pouvons que le respecter.

— Tu as sans doute raison.

— À la bonne heure. Est-ce que cela valait notre dispute d'hier ?

— On s'est disputé ?

— D'accord, tu fais dans le déni maintenant, c'est nouveau de ta part.

— Je ne m'en souviens plus... ce n'est pas grave, je te prie de bien vouloir me pardonner si je t'ai fait du mal.

Encore une fois, les mots sortaient tout seul de sa bouche sans qu'il y puisse rien faire. Il venait de s'excuser ! Lui qui ne pratiquait jamais la moindre contrition intellectuelle pour quoi que ce soit, comment pouvait-il en éprouver le besoin cette fois ?

— Un peu facile..., pour le moment je vais prendre une douche, je te rappelle que tu travailles ce matin, c'est d'ailleurs le prétexte que tu as trouvé pour ne pas être présent hier.

— Quelle heure est-il ?

— Il est déjà 5 heures moins le quart !

— Et alors ?

— Et alors, tu n'es pas en train de boire un café à cette heure lorsque tu travailles ?

— C'est un peu tôt pour bosser, tu ne crois pas ?

— OK, j'ai compris ; tu ne sais pas véritablement comment t'excuser et tu essayes de me faire le coup du gars qui a tout oublié pour que je passe l'éponge sur ta conduite. Je ne suis pas sûre d'en avoir envie pour le moment.

— Non ou plutôt oui. Pour être plus clair, je souhaiterais que tu me pardonnes et en même temps je ne suis pas sûr de savoir pourquoi.

Son cerveau semblait ne plus rien contrôler.

— Excuse-moi, je voulais dire que oui bien sûr je souhaite que tu me pardonnes et que non je ne le fais pas exprès. Je suis comme dans un brouillard, je me rappelle de choses qui me viennent naturellement, mais qui semblent tellement lointaines comme s'il ne s'agissait pas vraiment de moi.

— OK, quand ça ira mieux, fais-moi signe.

Sofia s'éloigna discrètement pour rejoindre la salle de bains.

« *Mais qu'est-ce qu'il m'arrive à la fin ? Je voudrais...* », au même moment un téléphone sonna dans la chambre. Il se précipita pour l'éteindre, son mal de crâne était de retour. Sur l'écran le message affichait « Travail ».

Machinalement, il enfila le pantalon, la chemise et la veste posé sur le portant face au lit. Un logo « ACTIF » bicolore en gros caractère était brodé au dos.

Sofia apparut vêtue d'une simple serviette ne lui couvrant qu'une toute petite partie du corps. Il l'avait indubitablement vu cent fois sortir de la douche dans une tenue similaire, cependant ses courbes légèrement disponibles à son regard provoquèrent chez lui le même effet que celui d'un jeune homme face à une revue masculine.

— Tu es encore là, ce n'est pas toi qui fais l'ouverture ce matin ?

— Si, non, je suis pas sûr, la voiture...

— Au garage comme d'habitude. Tu es certain que tu es en état de conduire ?

— T'inquiète pas et va dormir.

— Appelle-moi en arrivant.

— Tu sais que je n'ai pas le droit d'utiliser mon portable.

— C'est juste. Quelle boîte de M.....

— Ne revenons pas sur cette discussion ce matin mon chat, s'il te plaît.

Repose-toi, à cet après-midi.

— Travaille bien et fais attention à toi.

La porte claqua et le silence se fit à nouveau dans l'appartement.

Le temps de trajet n'apporta aucune réponse à ce qui venait de se passer. Sa voiture roulait en mode autonome, à moins que ce ne soit lui-même. Au fur et à mesure que les kilomètres s'égrenaient, sa confusion du matin semblait disparaître, tout paraissait à nouveau clair. Sa vie de famille, sa femme, ses enfants, ses amis... Ce travail sans grand intérêt ; il l'avait accepté pour ne pas avoir à vivre aux crochets de son épouse. Le plus important pour lui, était de garder sa dignité et de ne pas trahir le petit garçon qu'il avait été bien des années auparavant.

Comme à l'accoutumée, la journée ne lui apporta pas la moindre satisfaction et il quitta l'entreprise avec un goût d'amertume.

De retour à son appartement, il surprit Sofia encore assoupie. Elle avait dû s'endormir rapidement après son départ, allongée sur le ventre, la serviette n'enveloppant plus qu'une partie de son dos jusqu'au bas de ses reins. Un désir brusque monta à nouveau en lui, mais fut aussitôt interrompu par une vision venant troubler l'instant. Une femme plus jeune, dans une posture similaire, une jambe à l'intérieur de draps de soie et le reste du corps posé sur un lit, au moins deux fois plus grand. Ce tanga rouge qu'elle portait comme seul

vêtement, avec une sensualité affirmée, faisait ressortir son bronzage. La vision s'estompa aussi vite qu'elle était venue.

— Quelle heure est-il ? demanda Sofia que ces légers bruits avaient réveillé.

— Pas encore 15 heures, rendors-toi, ma chérie tu as le temps.

— Ouais, je sais pas, viens près de moi.

— Tu n'es plus fâché ?

— A ton avis ?

— Je dirais que tu me pardonnes et moi aussi je me pardonne te t'avoir blessée. Il s'allongea à côté d'elle et ne pensa plus à la fille en rouge...



## HDB

La nuit semblait avoir duré peu de temps. Le réveil allait être difficile ce matin. Les yeux à peine entrouverts, son mal de crâne habituel se fit à nouveau sentir. Un sentiment apparut à mesure que montait en lui la sensation d'avoir vécu une expérience étrange. Une angoisse irrépessible l'imprégna, tétanisant une partie de ses muscles. Il s'éveillait sans être certain de savoir qui il était et où il se trouvait. Un rêve, il s'agissait forcément d'un rêve ! Il venait de le vivre intensément, comme prisonnier d'une existence qui n'était pas la sienne et dont il connaissait cependant de multiples détails.

Revinrent devant ses yeux un ensemble d'impressions : des odeurs, des émotions, des pensées... et les images encore très présentes, de cette belle rencontre.

*« Quel fantasme singulier et quelle drôle de vie que cela. Passer sa journée de la sorte. Se lever aux aurores pour exercer une activité aussi peu intéressante, n'offrant que peu de stimuli intellectuels. Qui peut demeurer ainsi ? »*

N'étant pas complètement ignorant de la souffrance que pouvait éprouver une partie de la population, il ne pouvait se résoudre à admettre que cela puisse satisfaire quiconque. Il s'efforçait de croire que pour décrocher un meilleur job, et améliorer son confort matériel, il suffisait de le vouloir, d'avoir de la

volonté et cela commençait par travailler en conséquence. En fin de compte, ce rêve s'apparentait plus à un véritable cauchemar. Se sentir enfermé dans un environnement tellement minable n'avait pas été une expérience agréable.

Heureusement pour lui, cela n'avait duré que le temps d'une phase de sommeil paradoxal, qu'un instant dans la nuit, pourtant la sensation de son incursion lui sembla avoir pris une journée entière. Il se repassa ce mauvais film en accéléré pour savourer un peu plus encore son aisance personnelle. Sa rencontre avec cette femme étrange, à la fois déesse et esclave d'une vie misérable, raisonnait comme une compensation. Le seul point commun avec son épouse était de partager le même prénom... N'est-ce pas le propre d'une chimère de vous embarquer dans des mondes parallèles, tordant la vérité dans tous les sens, révélant des phantasmes, des peurs, des angoisses pour vous faire vivre l'éphémère d'une nouvelle réalité ? Sofia, la seule partie de son rêve qu'il aurait voulu bien réel.

— Maria, mon petit déjeuner sur la terrasse, je vous prie. Il se mit à hurler de toutes ses forces dans l'interphone comme pour se rassurer que cette fois, il était bien chez lui, de façon certaine, immuable. Une voix douce lui répondit.

— Je n'attends plus que monsieur pour servir le thé. Maria était de retour, et tout son univers se redessinait à présent.

Depuis un premier malaise dans sa bibliothèque, alors qu'il entamait la lecture du livre de Thomas Piketty « Capital et idéologie », il avait fait installer une interface lui permettant de communiquer avec son personnel depuis toutes les pièces de sa maison.

— On ne sait jamais, avait-il expliqué à ses proches, les premières minutes sont les plus importantes en cas d'AVC ou de crise cardiaque.

L'office avait été doté de tous les équipements médicaux disponibles aux particuliers fortunés : Défibrillateur, bouteille d'oxygène... Chaque année, Maria avait droit à un stage de remise à niveau sur les gestes de premiers secours. Il l'avait choisie tout spécialement parce qu'elle avait suivi une école d'infirmière, même si elle n'en avait pas obtenu le diplôme. À ceux qui le qualifiaient d'hypocondriaque, il se contentait de ces quelques mots.

— Je suis juste conscient et prévoyant.

L'interrupteur de sa lampe de chevet était à nouveau à sa place, Maria lui avait répondu à la vitesse de l'éclair, tout redevenait complètement normal à part le souvenir de ce délire. La sensation du parfum de la femme de son rêve raviva ses narines comme si elle était dans la chambre avec lui. Elle semblait très amoureuse et avait réussi à lui laisser le souvenir d'un vrai moment de plaisir sans contrepartie, sans jugement. Elle s'offrit sans rien attendre uniquement pour le plaisir de lui faire plaisir et il avait su lui aussi se comporter

naturellement sans recherche de performance ou de jouissance absolue. Leur relation conservait un goût très agréable. Il se demanda si l'amour ressemblait à cette inconnue. Et pourquoi n'avait-il jamais connu d'émotions similaires avec ses autres conquêtes ? Que de questions pour une pure hallucination... La journée s'annonçait particulièrement chargée. Il avait de nombreux rendez-vous et son agenda devrait sans aucun doute s'arranger pour laisser de la place à une rencontre annoncée comme capitale. Hubert retrouva sa terrasse et s'installa sur l'un de ses huit fauteuils Marumi en aluminium. Il raffolait de ses sièges hors de prix, ressemblant à de simples chaises de parc parisien. Maria avait préparé une véritable table digne d'un hôtel de grande classe et cela flattait son égo dès le réveil. Il aimait se sentir entouré d'un univers de luxe et de confort. Sa maison était son cocon et il passait du temps à chiner chaque meuble, chaque objet, à chercher les nuances et les harmonies de couleurs, peaufinant le moindre détail jusqu'au plus petit bibelot. Il aimait s'abreuver du meilleur de chaque chose.

Le dernier morceau d'œuf Bénédicte à la truffe en bouche, il quitta la table. La douche fut expédiée en quelques minutes seulement. Il se dirigea vers son dressing, réfléchit quelques minutes et en sortit une chemise blanche et un costume sur mesure dont il affectionnait particulièrement le tissu. Puis, il ouvrit un tiroir rempli de montres de luxe. Chacune d'elles était rangée dans un compartiment adapté, leur offrant un véritable écrin, mettant en valeur leur cadran tous exceptionnels. Sa passion pour ce qu'il appelait « ses danseuses » n'avait pas de limite. Il détenait au moins un exemplaire de toutes les grandes marques convoitées par les collectionneurs du monde entier et notamment une Vacheron Constantin King Fouad achetée plus de 2,5 millions de dollars ! Rien n'était trop beau pour assouvir sa frénésie de possession. Après tout, pensait-il, certains aiment les tableaux ou les sculptures et aucun d'eux ne donnent l'heure ! Sa paire de Weston au pied, il prit les clés de sa voiture et se dirigea vers le jardin. En traversant la grande terrasse en Tech, il s'arrêta devant un jeune homme bronzant nonchalamment au bord de la piscine à débordement.

— Tu n'as pas cours ce matin, dit-il en s'adressant à lui ?

Celui-ci, sans quitter des yeux son smartphone, fit signe de la tête que non.

— Il me semble qu'à quelques semaines du Bac tu devrais être occupé à réviser, ne penses-tu pas ?

— Ouais, je finis de gérer mes invités et j'y vais.

— N'oublie pas ce que je t'ai promis Gabriel, si tu obtiens ton diplôme avec mention.

— je sais, ne t'inquiète pas, je suis sur le coup.

Il tourna les talons et prit le sentier en direction du garage. Comment arriver à se faire entendre de ce gamin qui affichera 18 printemps bientôt et qui se comporte comme un petit arrogant ? Il réfléchit à ce qu'il pourrait faire pour améliorer leurs relations. Pourquoi conditionner son cadeau à la réussite de son examen ? Faudrait-il changer son attitude avec son fils ? Leurs liens s'étaient fortement distendus ces dernières années et il n'aimait pas ça. Après tout, il aurait bien le loisir de s'en occuper plus tard.

Contact, la voiture s'élança dans une grande allée bordée de peupliers. La ville n'était pas loin et à cette heure, il ne devrait pas y avoir d'embouteillage. Depuis qu'il avait reclassé son chauffeur, il appréciait conduire pour aller au bureau. Toute son organisation avait changé et son staff avait dû s'adapter à ces nouveaux horaires. Avant, il travaillait dans la voiture dès 8 h du matin, rédigeait des notes, faisait des meetings en conférence call avec ses proches collaborateurs, téléphonait à ses maîtresses. Brusquement, il avait eu envie de mettre un terme à tout cela et revenir à un mode de transport plus « simple ». Dorénavant, il ne partait pas de la maison avant 10 h et avait déplacé toutes les réunions après 20 h le soir. À bord de son « Aston », il aimait contempler les autres conducteurs dans leurs « petites merdes », comme il disait.

Le pont de Saint Cloud passa sans problème, puis le boulevard Murat, un coup de volant à droite et le voilà rendu dans l'impasse André Pascal au pied de son hôtel particulier, attendant aux jardins du Ranelagh.

Découvert à deux heures du matin, alors qu'il raccompagnait l'une de ses conquêtes, l'immeuble en forme de U, surplombé d'une tour sorte de passerelle de commandement, l'avait de suite séduit. Il s'était juré alors, de faire de cette splendide bâtisse, le centre de son futur empire. Malgré les difficultés, les réticences de ses banquiers, jamais il n'abandonna, finissant par convaincre les derniers héritiers d'une vieille famille du Nord de lui vendre le seul bien immobilier qui restait dans leur patrimoine. Il avait tenu bon et s'était payé le luxe de consacrer presque six mois de travaux à le rénover selon ses goûts. Son siège social avait de la gueule, et cela flattait celui que tous surnommaient désormais : HDB.

La portière s'ouvrit, un grand brun costaud lui sourit.

— Bonjour, Monsieur de Boniface, vous allez bien ce matin ? demanda Raoul, l'ancien chauffeur, devenu homme à tout faire depuis la suppression de son poste. Valet de pied, concierge, garde du corps occasionnel, Raoul pouvait tout accepter. Il ne pouvait s'empêcher de songer au chemin parcouru grâce à Hubert et à son ancien quartier de Romainville.

— N'oubliez pas d'aller chercher mon costume chez le tailleur et rappelez-lui que les coutures des boutons de manchettes doivent être du même rouge que la semelle de mes Greggo. La dernière fois, il y avait un écart de nuance.

— Pas de problème, Monsieur, ce sera fait avant midi.

Sans même répondre, Hubert s'engouffra dans le vaste hall où régnait une ambiance à la fois austère et chaleureuse. Un grand escalier en bois, des colonnes, un sol en marbre, quelques statues, un tableau à son effigie baigné de lumière artificielle et un immense comptoir d'accueil avec une belle plante en arrière-plan. Elle lui sourit et prononça les mots indispensables à son arrivée.

— Bonjour, Monsieur de Boniface. Comment allez-vous ce matin ?

— Pour le mieux, Carole, merci.

Hubert monta les marches deux par deux, parcourut un long couloir, puis s'engouffra dans un ascenseur. Il posa son pouce pour déverrouiller l'écran ce qui lança la machinerie. Les portes s'ouvrirent au troisième étage, devant son assistante debout à l'attendre. Elle l'avertit que son rendez-vous l'attendait dans le petit salon attendant. Il continua son chemin jusqu'à son bureau, abandonna ses affaires sur la table, appuya sur une télécommande afin d'ouvrir complètement les stores et contempla le jardin durant quelques minutes.



# Deuxième échelon

**Il n'y a que deux conduites avec la vie : ou on la rêve ou on l'accomplit.**

René Clair